

---

## Chloé LAPLANTINE, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*

Limoges, Lambert-Lucas, 2011, 306 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11385>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11385

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 563-564

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

### Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Chloé LAPLANTINE, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11385> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11385>

---

*Questions de communication* is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



séquences de classe qu'elles ont enregistrées, Claire Margolinas et Marceline Laparra ont choisi un grain très fin : plusieurs caméras ont été utilisées, tous les faits et gestes des élèves ont été minutieusement rapportés. Le plus souvent, les constats dressés sont suivis d'hypothèses, étayées par les recherches antérieures des didacticiennes ou par celles d'autres chercheurs, mais ces hypothèses, dans le cas de la séquence de classe la plus longuement analysée, ne sont pas confirmées ou infirmées par des entretiens avec les élèves ; cette option, qui n'est pas justifiée par les auteures et qui aurait très certainement été chronophage, peut étonner compte tenu de l'intention, plusieurs fois rappelée et concrétisée, d'adopter le point de vue de l'élève. L'adoption de ce point de vue résulte, dans l'ouvrage, d'une construction des chercheuses ; il eût été intéressant, selon nous, que cette construction intellectuelle soit mise à l'épreuve des échanges verbaux avec les élèves observés.

La question du choix du corpus, enfin, mérite d'être soulevée. La démonstration de Marceline Laparra et de Claire Margolinas repose sur « l'observation systématique de neuf élèves durant leur scolarisation en GS puis au CP » (p. 9) ; à ces neuf élèves, s'ajoutent ceux – dont le nombre n'est pas précisé – qui ont été observés en dehors de la classe. Neuf élèves, tous issus de « milieux populaires, défavorisés au plan économique » (*ibid.*), n'est-ce pas trop peu, même s'ils apparaissent sur « 60 heures de vidéo » (*ibid.*) ? Étant donné les moyens financiers et humains dont ils disposent, les chercheurs en didactique sont souvent contraints de limiter leurs travaux à l'observation d'un petit nombre d'élèves ; cette contrainte est très visible dans les thèses soutenues dans ce domaine. Invalide-t-elle pour autant ces travaux ? Nous en doutons. Certes, elle limite la portée des constats dressés, mais une telle limitation est souvent compensée – c'est à tout le moins le cas dans cet ouvrage – par la finesse de l'analyse et par le renvoi à des travaux d'autres chercheurs.

Comme tout ouvrage stimulant, celui de Claire Margolinas et de Marceline Laparra, suscite plus de questions qu'il n'apporte de réponses : parmi celles-ci, nous songeons à la possibilité – ou à l'impossibilité – d'étendre les constats dressés, d'une part, à des activités d'apprentissage associées à d'autres disciplines que le français et les mathématiques et, d'autre part, à des niveaux ultérieurs de la scolarité. Dans un prochain ouvrage, peut-être.

**Julien Van Beveren**

*Haute École de la Ville de Liège, B-4000*

*Julien.VanBeveren@hel.be*

## **Chloé LAPANTINE, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème***

Limoges, Lambert-Lucas, 2011, 306 pages

Comme l'indique l'auteure, cet ouvrage est une version partielle et remaniée de la thèse de doctorat qu'elle a soutenue en novembre 2008 à l'université Paris 8-Saint-Denis, sous la direction de Gérard Dessons et le bienveillant regard critique d'Henri Meschonnic (1932-2009) à qui d'ailleurs, l'ouvrage est dédié. Par l'influence que les travaux de ces derniers ont exercée sur la formation de l'esprit de Chloé Laplantine, on pourrait d'ailleurs presque dire que la thèse de celle-ci conjoint et exhause à leur degré le plus fort les idées qu'ils ont exposées dans leurs différents ouvrages sur les rapports de la linguistique au vivre, sur leur critique du structuralisme et leur mise en valeur de l'historicité subjectivante. Cette historicité – sur laquelle les historiens eux-mêmes se sont tant mépris –, qui, par le langage, permet de rendre compte des occurrences infinies de ces « événements évanouissants » que sont les constituants linguistiques, dès lors qu'ils sont pris en charge par un discours. Dans une perspective scientifique où il est plutôt de règle que l'auteur s'efface au profit de ses résultats, le livre de Chloé Laplantine se signale immédiatement par une volonté évidente, singulière et rare, de mettre en lumière le regard que construit son travail « et ce regard c'est Benveniste qui nous en rend capables » (p. 15). Ainsi les choses sont dites, et dans cet ouvrage composé de deux parties qui se répondent, c'est bien le regard et la voix de Chloé Laplantine que l'on reconnaît, à la recherche de la poétique de Charles Baudelaire qu'Émile Benveniste projetait et dont, à l'instar de Ferdinand de Saussure et des anagrammes, il n'a laissé que des fragments d'œuvre en devenir. Une œuvre dont il avait compris qu'elle remettrait en question tout le savoir que l'on croyait posséder sur le langage par la linguistique et qui imposerait aux linguistes une totale « conversion de point de vue ».

La première partie, intitulée « L'inconscient : une théorie du langage » (pp. 21-132) se compose de huit chapitres, je préférerais dire *sections*, traitant successivement de la question de savoir si Émile Benveniste est psychanalyste (pp. 21-28), du rapport de l'inconscient à l'anthropologie (pp. 29-32), de l'inconscient chez Ferdinand de Saussure (pp. 33-44), des idées de Michel Bréal sur cette notion d'inconscient (pp. 45-51), des conceptions anthropologiques et linguistiques d'Edward Sapir (pp. 52-66), de la lecture fautive d'Émile Benveniste par Jacques Derrida (pp. 67-91), du réalisme platonicien de l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss opposée à l'aristotélisme dialogal d'Émile Benveniste (pp. 93-98), et enfin, de la position de ce dernier à l'égard de la

psychanalyse freudienne, de Sigmund Freud à Jacques Lacan (pp. 99-131). La seconde, sobrement mais ambitieusement intitulée tout de même « Le Langage poétique » (pp. 133-251), s'attache à reconstituer dans les notes et les ouvrages d'Émile Benveniste non l'objet que serait le langage poétique objectivé, mais la démarche subjectivisante qui tend à l'instancier. Le problème et le poème (pp. 133-148) revient sur la résonance paronomastique de ces deux termes et, de cette résonance, fait en quelque sorte l'étymon spirituel de la démarche du linguiste. Est ensuite abordée la question, de la relation du Poème au réalisme linguistique (pp. 149-191). Sous « Un cosmos nouveau et spécifique » (pp. 193-200), Chloé Laplantine aborde la question qui a tant ému le microcosme des linguistes : la linguistique est-elle ou n'est-elle pas une science pilote des autres sciences humaines ; question à laquelle Émile Benveniste répond par la négative, préférant avancer sa conception d'une culturologie dans laquelle la société est proprement la dynamique de sa production par le langage (p. 194). Avec « La Poésie dans le langage ordinaire » (pp. 201-226), est posée la distinction fondamentale qui fait du langage poétique un être entièrement différent du langage ordinaire par l'obligation qu'il a d'être subjectivant en créant une « sémiologie nouvelle » (p. 205). C'est dire que les limites et le niveau de l'analyse linguistique traditionnelle ne sont plus ici de mise. « Le syntagme au-delà de ses limites » (pp. 227-236) insiste à juste titre sur cet aspect et sur la recherche qu'a développée Émile Benveniste pour essayer de trouver une notion qui rende compte de cette expansion à travers divers néologismes essayés : *sympathème*, *symphronie*, *symphonie*. Dans « Un langage iconique » (pp. 237-250), Chloé Laplantine rappelle la différence fondamentale opposant Émile Benveniste à Charles S. Peirce sur la question de l'icône. Ce dernier fait de l'icône un objet statique dont la qualité essentielle en tant que signe est le réalisme puisque le signe renvoie à un réel non interrogé (p. 248) ; tandis qu'Émile Benveniste oppose le signe linguistique commun à tous et conceptuel à l'icône unique et émotionnel(le) tel que le poème le/la fait advenir dans son intenté (p. 246). Une brève conclusion (pp. 249-251) resserre les fils de cet important travail en montrant qu'Émile Benveniste emporte avec sa réflexion une théorie du langage entièrement différente de celle qui prévaut chez la plupart des linguistes étudiant le langage comme un produit, *ergon*, plutôt que comme une dynamique, *energeia*... Ce faisant, et sans avoir besoin de remonter jusqu'à Wilhelm von Humboldt, Émile Benveniste est à même de montrer que « bien avant de servir à communiquer, le langage sert à vivre » (*Problèmes de Linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974 : 217, cité p. 250). Et c'est là, probablement, ce que le livre de Chloé Laplantine met le mieux en évidence.

On relèvera d'ailleurs à ce sujet, de manière sympathique mais inattendue dans le cadre d'un travail de recherche, les multiples incidences subjectives dont elle parsème son discours, qui, en tant que telles, redoublent la forte prise en charge énonciative de son propos : *selon moi, d'après moi, à mon sens, il me semble, je pense...* Il n'y a aucun intérêt à fonder sur un structuralisme désuet, et fondamentalement extérieur à toute historicité du sujet – et pas seulement obnubilé par l'éviction de l'histoire – l'étude de cet objet vivant qu'est le langage, notamment lorsque celui-ci se développe dans sa dimension poétique faisant apparaître le lien infrangible unissant le medium et ses médiateurs dans l'acte de création de la signification que requiert le poème. On comprend mieux par-là que le langage ordinaire n'est tout au plus qu'une réduction du Langage dans toute la puissance que celui-ci concentre, et qui se diffracte en discours sous les couleurs de l'éthique, du politique, du sociologique, de l'anthropologique. Les deux annexes qui accompagnent cet ouvrage : « Documents : Le fonds Émile Benveniste » (pp. 255-272), puis « Références bibliographiques » (pp. 273-283) ajoutent à l'intérêt indéniable de ce travail que deux *indices* (noms de personnes et notions) achèvent de constituer en très appréciable outil de travail puisque c'est le vœu de Chloé Laplantine que de voir sa recherche prolongée par d'autres soucieux de « poursuivre en allant voir plus loin de quelle poétique Benveniste nous rend capable » (p. 252). Elle même prolongeant, comme Jacques Fontanille a pu le faire pour Algirdas Julien Greimas, les travaux de Gérard Dessons et d'Henri Meschonnic dans leur coruscante critique de tout ce qui dénie au langage sa dimension anthropologique.

Jacques-Philippe Saint-Gerand  
CeReS, université de Limoges, F-87000  
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Catherine LECLERCQ, Wenceslas LIZÉ, Hélène STEVENS,  
*dirs*, *Bourdieu et les sciences sociales. Réception et usages*  
Paris, Éd. La Dispute, coll. Mouvements de société,  
2015, 344 pages

*Bourdieu et les sciences sociales. Réception et usages* est la publication des actes d'une journée d'étude qui s'inscrit dans une entreprise de constitution d'une histoire sociale des sciences sociales (avec par exemple l'ouvrage de Johan Heilbron, Rémi Lenoir et Gisèle Sapiro, eds., *Pour une histoire des sciences sociales. Hommage à Pierre Bourdieu*, Paris, Fayard, 2004). L'ouvrage se compose de trois parties qui questionnent les usages de Pierre Bourdieu dans des disciplines différentes en partant du plus « proche »